



Brood

Tijdschrift voor de
Geschiedenis van
Sociale Bewegingen

2001/3
Rozent



Mémoires d'un militant des années quarante

Karl Manfred

Archieven zoeken vergt niet zozeer tijd en geduld, als wel ingaan op suggesties, stellen van vragen en zeker ook de nodige dosis empathie. Het heeft allemaal meegespeeld bij het vinden van Karl Manfred. Rik De Coninck, Amsab-medewerker, kwam met deze joodse vluchteling in contact door de banden die hij had met een handvol Belgische revolutionairen. Manfred bleek niet veel archief meer te hebben, maar zijn verhaal en visie waren het publiceren waard.

Les mémoires sont nécessairement une chose personnelle. Je dois faire savoir tout de suite au lecteur que je suis un non-conformiste né qui peut bien être d'accord avec l'action, avec le but déterminé d'un parti, sans faire du parti une espèce d'église sacrée, sans renoncer à des vues individuelles. Et puis, je suis historien; et l'historien, tout en pouvant s'engager dans les luttes de son temps, doit en même temps être en mesure de s'élever au-dessus de la situation du moment. Il faut qu'il soit capable d'apprécier le rôle, le résultat des actions de personnalités dont l'idéologie n'est pas nécessairement identique avec la sienne. Il comprendra que les grands conservateurs n'ont pas été de vulgaires réactionnaires, mais des non-conformistes regardés souvent avec quelque méfiance par la foule des conservateurs typiques. Je pense à des personnalités de mon temps comme Winston Churchill et Douglas MacArthur. J'ai toujours eu beaucoup de compréhension à l'égard de l'éminent romancier allemand Theodor Fontane (19e siècle) qui manifestait une certaine sympathie pour les accomplissements et traditions de l'aristocratie prussienne, mais pensait que l'avenir devait appartenir au socialisme.

Emile Van Ceulen (g.) et Ernest Mandel (dr.), années 50

Je suis né en Allemagne dans une famille de la bourgeoisie libérale. Mes parents faisaient preuve d'une indéniable conscience sociale. (Sous mon influence, ma mère acceptait des idées socialistes après la Deuxième Guerre mondiale). Nous avons dû émigrer à cause de la terreur antisémite (en 1939). Nous sommes allés en Belgique parce que c'était le seul pays qui voulait, au moment du danger, donner des visas à mes parents. Ce miracle eut lieu grâce au contact de mon père, médecin, avec la mère d'une patiente belge, amie de Paul-Emile Janson, ministre de la Justice de Belgique. Mon père allait devenir une des victimes de la persécution par l'occupant en 1943.

A Bruxelles je faisais des études d'histoire à l'Université Libre, fermée sous l'occupation, vu son esprit de résistance.

Sous l'occupation

J'ai vécu en Belgique de 1939 à 1942 et de 1945 à 1949. Dès le début de l'occupation allemande j'ai vu la nécessité de contrecarrer la propagande nazie. Inévitablement, la débâcle française de 1940 provoqua une certaine démoralisation; mais du moins n'y avait-il pas en Belgique un gouvernement pro-fasciste comme celui de Vichy. Chez beaucoup de Belges une espèce d'attentisme¹ existait en 1940 et l'illusion que l'occupant serait plus 'correct' qu'en 1914-1918, illusion nourrie au début par l'attitude de la 'Wehrmacht' dans les pays occidentaux. Je connaissais mieux la réalité nazie. En outre, j'étais convaincu, même après l'Armistice français, de ce qu'Hitler perdrat sa guerre. Il ne pouvait être question d'un mouvement de résistance sans l'éducation de l'opinion publique. La presse et la radio se trouvaient entre les mains de l'occupant et des fascistes belges. Pour un autre son de cloche on dépendait de la radio de Londres. Il fallait diffuser en Belgique les nouvelles de l'esprit de résistance britannique et des victoires de la Royal Air Force sur l'aviation de Goering, animer l'espoir, sans pour cela cacher la gravité de la situation.

Il fallait dire clairement qu'une victoire alliée était le seul espoir. A mon avis, c'était une illusion si quelques éléments de gauche rêvaient de la possibilité d'un changement révolutionnaire en Allemagne. Dans l'Allemagne totalitaire aucune révolution n'était à prévoir; et il ne pouvait y avoir en Allemagne aucun changement politique avant une défaite décisive des forces armées allemandes.

Dès le début de l'occupation je commençais à diffuser des informations de la radio de Londres parmi un petit cercle d'amis et de connaissances qui à leur tour communiquaient à d'autres ce que je leur avais expliqué. Car c'était cela l'essentiel: les commentaires. Il était strictement interdit par l'occupant d'écouter la radio britannique; et il y avait forcément des personnes qui avaient peur de le faire. Mais avant tout, il était indispensable d'interpréter les nouvelles, d'analyser leur signification politique et militaire, de faire du journalisme parlé; car la majorité des gens ne comprend pas trop

bien ce qu'on entend à la radio ou (dans notre époque) la télévision: parmi cinq personnes on pourra constater trois ou même cinq versions différentes d'un seul fait. Ainsi je développais mon petit réseau d'information bien modeste. On était avide de nouvelles d'une source qui n'était pas empoisonnée. Je n'avais aucun contact avec des groupes ou organisations de résistance. Je ne connaissais personne, pour ainsi dire, et il me fallait opérer d'une manière isolée. Il n'y avait dans mes activités rien d'héroïque; mais je suis content d'avoir contribué un tout petit peu à la lutte contre la tyrannie inhumaine qui menaçait la civilisation entière.

Lorsque je devais me réfugier en Suisse en juin 1942, je pus bénéficier des contacts d'un membre fidèle de mon réseau.

Réfugié en Suisse

Dans les camps de réfugiés de Suisse et à l'Université de Genève je fis la connaissance de quelques socialistes de gauche. Grâce à Gustav Stern de Berlin et André Ronai de Hongrie, deux socialistes indépendants, je comprenais mieux le marxisme. A l'Université de Genève, des relations très cordiales s'établirent avec les réfugiés anti-fascistes italiens, y compris des figures importantes de la politique italienne d'après-guerre. Je fis pour les Italiens une conférence bien accueillie, une analyse marxiste du 'problème allemand', mettant en relief surtout les événements de 1918-1919, la victoire de la contre-révolution. A la demande des représentants de la résistance italienne, j'écrivis un tract dirigé aux soldats allemands en Italie, tract qui fut distribué à ceux-ci peu avant la fin de la guerre.

Avec les étudiants réfugiés staliniens mes relations personnelles étaient bonnes. C'étaient généralement des idéalistes victimes d'une grave confusion. Je rejétais le stalinisme depuis toujours comme une pseudo-religion menteuse foncièrement contre-révolutionnaire. Cependant, vu mon influence dans le milieu des étudiants réfugiés à l'Université de Genève, le soi-disant Comité Allemagne Libre de Moscou qui ne représentait que la politique soviétique et incluait des généraux allemands prisonniers de guerre, tâchait de gagner ma collaboration. Des étudiants staliniens polonais me firent savoir qu'un important personnage, un envoyé de Moscou, désirait me voir. L'entrevue eut lieu dans un appartement privé à Genève. L'agent staliniens s'appelait Simone. J'appris que son nom véritable était Katz. Il était originaire de Tchécoslovaquie. Il échoua complètement dans son effort d'obtenir mon adhésion au comité.

Après la prise du pouvoir des staliniens en Tchécoslovaquie, Katz-Simone devint membre du gouvernement et peu après, au cours d'une épuration, genre procès de Moscou, fut condamné à mort et pendu par ses camarades staliniens...

Rencontre avec les trotskystes

Dès que la Deuxième Guerre mondiale était terminée, Gustav Stern et moi décidèrent de retourner tout de suite, Gustav à Paris où il avait vécu avant de se réfugier en Suisse, moi à Bruxelles, même avant l'autorisation des gouvernements qui voulaient attendre un peu. Ainsi, notre voyage à Paris fut clandestin. Gustav me disait que les trotskystes pourraient probablement me loger durant mon séjour à Paris et arranger mon passage en Belgique; une fois en Belgique, je n'avais rien à craindre, puisque j'y étais un résident légal. Je prenais note de la capacité des trotskystes d'organiser des réseaux et des courriers, tandis que Gustav représentait une tendance politique sans organisation propre. Les trotskystes étaient donc non seulement des théoriciens, mais aussi des gens d'action.

A Paris, Gustav me fit connaître 'Gabriel', le secrétaire, disait-il, de la Quatrième Internationale (trotskiste). Il me révéla le nom véritable de Gabriel. Je crois me rappeler que c'était Michel Raptis. Gabriel, un Grèc aux manières douces, et son épouse m'accueillirent cordialement et me logèrent chez une institutrice trotskiste en attendant l'arrivée du camarade belge. Paris portait encore les traces de quatre années d'occupation. Néanmoins, la beauté de la ville, empreinte de tant d'histoire, me fit une impression profonde. Je vis le maréchal Montgomery reçu en triomphe; et avec l'institutrice enthousiaste j'assistai à la cérémonie-manifestation au Mur des Fédérés, la première depuis la Libération. Tout cela se passait en mai 1945.

Vint le jeune camarade belge, Constant Focant, qui me servit de passeur. Après un voyage à Sedan, nous traversâmes la frontière des Ardennes sans incident. Un instituteur belge, membre du parti trotskiste, nous offrit l'hospitalité, et ensuite nous nous rendîmes à Bruxelles. Dans la capitale belge, le premier trotskiste dont je fis la connaissance était 'Sem' (Optat Henry), professeur d'athénée et rédacteur du journal *La Lutte Ouvrière*, intellectuel cultivé et journaliste de premier ordre, aimable et plutôt timide. Par malheur, il allait se suicider pour des raisons personnelles en 1949... Sem me mit en rapport avec Ernest Mandel (Germain) qui avait un an de moins que moi, avait fait du travail forcé en Allemagne pendant la guerre et déjà était en effet le dirigeant des trotskystes belges: un jeune dynamique, intellectuel à la parole éblouissante, personnage engageant, donné à des études sérieuses. J'en parlerai encore.

Il y avait à Bruxelles un groupe de sociaux-démocrates allemands, exilés sous le régime nazi, qui m'invita à assister à ses réunions. Très vite, je me rendais compte de ce qu'on ne pouvait attendre d'eux aucune activité fructueuse, avec la seule exception du camarade Kühn qui partit bientôt pour l'Allemagne et devint plus tard ministre-président de l'Etat de Nordrhein-Westfalen.

Pendant la guerre j'étais arrivé à la conclusion que le capitalisme était coupable de la catastrophe fasciste, qu'il n'était pas capable de résoudre les grands problèmes de l'époque, que des transformations sociales étaient nécessaires et qu'il fallait lutter pour le socialisme. Les sociaux-démocrates s'étaient faits la couverture de gauche du régime

bourgeois. Les staliniens agissaient comme agents de la bureaucratie soviétique. Les socialistes de gauche indépendants comme Gustav Stern et Andre Ronai ne formaient aucun parti ou mouvement et ne publiaient rien. La bombe atomique était un avertissement des plus graves. Pouvait-on rester sans faire quelque chose, sans s'engager? Exceptés un réformisme tiède et un stalinisme infâme, il ne paraissait y avoir que le mouvement trotskyste, la Quatrième Internationale, pour ceux qui étaient désireux de lutter pour une société plus juste et une paix solide.

Il est significatif que bon nombre d'écrivains et toute sorte d'artistes ont passé par le trotskysme et qu'ils n'y sont pas restés. Je crois que pour la majorité d'entre eux, c'était une école utile. Je ne regrette nullement d'avoir milité dans ce mouvement pendant plusieurs années. Depuis quarante ans j'ai changé d'avis sur des questions importantes; mais je ne pourrais pas le regarder avec des sentiments hostiles. Je ne l'ai pas quitté découragé ou démoralisé, mais pour continuer la lutte avec une perspicacité plus forte et d'une manière différente. Et je crois que dans un futur front unique d'une gauche renouvelée, les trotskystes devront avoir leur place.

Membre du PCI

Ernest Mandel convoqua en septembre 1945 au Parc du Wolvendaal une réunion de personnes (huit à peu près, il me semble) désireuses de se faire membre du Parti Communiste Internationaliste (PCI) et de former une nouvelle cellule de celui-ci. Les réunions de la cellule eurent lieu dans la maison de 'Pilou' et Raymonde, un jeune couple. On suivait des règles qui dataient du temps de la clandestinité. Mandel qui se chargeait de l'éducation politico-historique des membres, nous montra même une fois comment utiliser un revolver, ce qui avait peu de valeur pratique en ce moment-là. Quant à l'instruction donnée, une partie assez considérable en était dévouée à la Révolution russe, les débuts de l'Union soviétique, la différence entre léninisme et stalinisme et la naissance de celui-ci, ainsi que la théorie de la Révolution Permanente. Le parti de Lénine était un modèle qu'on voulait imiter en tout. Pourtant on se trouvait en Europe occidentale et dans une situation bien différente.

Selon la thèse trotskyste, la naissance du monstre stalinien était due aux facteurs suivants: l'échec de la Révolution allemande et, par conséquent, l'isolement de l'URSS. L'état arriéré du pays. La fatigue de la population après des années de guerre et de guerre civile. La mort de Lénine qui ne pouvait plus mener la lutte contre Staline, représentant de la bureaucratie, lutte qu'il avait décidée d'entreprendre. Tout cela avait joué un rôle; et pour une décennie ou plus, j'acceptais cette explication, tout comme j'acceptais celle de la répression par les bolchevistes de la révolte de Kronstadt et des forces de Machno, l'excuse que les bolchevistes ne pouvaient pas tolérer ces mouvements lorsqu'il fallait repousser les offensives des Blancs.

MERCREDI 20 COURANT, A 6 H. 30,
à la MAISON DU PEUPLE DE GILLY

Meeting public et contradictoire du P. C. I.

ORATEURS : **BOUGARD Victor**, délégué mineur.

DAVISTER Jules, pensionné mineur.

VEREECKEN Georges, dirigeant syndical.

Sujet :

La SIGNIFICATION des ELECTIONS COMMUNALES.
LA SITUATION GENERALE.

VENDREDI 22 COURANT, A 19 H. 30

Conférence publique et contradictoire du P. C. I.

au CAFE DU CYGNE, GRAND'PLACE, BRUXELLES.

ORATEURS : **Ch. SZATAN**

Georges VEREECKEN

Sujet : LA SITUATION GENERALE.

Entrée gratuite. - Salle chauffée - Consommation facultative.

J'ai compris plus tard que Rosa Luxemburg avait eu raison en dénonçant tout de suite le caractère dictatorial, anti-démocratique du régime bolcheviste, ce que nous pouvons appeler son totalitarisme. Il est vrai que Lénine et Trotsky se trouvaient dans une situation sans précédent, voulant, dans la première révolution socialiste victorieuse, éviter les erreurs de la première révolution socialiste, la Commune de Paris de 1871, et étaient obligés de résister à la contre-révolution armée. Si la guerre civile pouvait justifier dans une certaine mesure une dictature temporaire, ce régime aurait dû être transformé en démocratie ouvrière après la fin de la guerre civile. Déjà au début du régime, le refus des bolcheviks de permettre une Assemblée Nationale et la suppression de la révolte prolétarienne de Kronstadt étaient des signes inquiétants. L'état aux mains d'un parti unique, ce n'était pas la soi-disante dictature du prolétariat - notion assez malencontreuse de Marx et Engels - mais la dictature du parti tout-puissant sur le prolétariat. Sans un ou plusieurs partis d'opposition, sans plusieurs tendances permises dans le parti, Staline pouvait construire tout tranquillement son appareil bureaucratique. Lénine était malade, et Trotsky, penseur révolutionnaire, dirigeant populaire et organisateur-stratège de l'Armée rouge, n'était pas un politicien roublard comme Staline. Le fait même que la situation dépendait tellement de la vie de Lénine, démontre qu'il ne s'agissait point d'un état ouvrier. Si le stalinisme est le contraire du léninisme, il est aussi une excroissance de l'état totalitaire établi par Lénine et Trotsky. Bien plus tard, dans l'exil, Trotsky a admis l'erreur de ne pas avoir autorisé l'existence d'autres partis socialistes, aveu d'une importance capitale qu'on mentionnait dans le mouvement trotskyste, sans cependant en tirer toutes les conséquences indispensables. On continuait de glorifier l'Union soviétique, telle qu'elle était jusqu'à la mort de Lénine, comme une espèce d'idéal, au lieu d'entreprendre une analyse critique. Lénine et Trotsky étaient, malgré leurs erreurs, d'admirables génies révolutionnaires; mais les dirigeants trotskystes en faisaient des dieux infaillibles. Tel était aussi l'enseignement d'Ernest Mandel.

En dehors de la cellule, j'ai eu bon nombre de conversations privées avec Mandel au cours des années, la dernière il y a trente ans environ. Généralement on le considérait brillant. En effet, c'est cela l'impression qu'il faisait. Il avait le don de l'enthousiasme, un tempérament vif sans méchanceté, de vastes connaissances. Dans les sciences économiques, il fallait le prendre bien au sérieux. Et pourtant, il s'est souvent trompé. Fréquemment, les événements ne correspondaient pas du tout à ses prédictions. Souvent il voyait une situation comme il voulait la voir et savait justifier son opinion avec des arguments ingénieux, souvent à l'apparence scientifique. Il prenait ses illusions pour des réalités, tandis que j'étais plus réaliste. Ainsi, en 1947, il écrivait dans *La Lutte Ouvrière*: "L'idée de la grève générale est dans l'air" et "La reconstruction capitaliste de l'Europe a fait faillite". Je m'aperçus assez tôt qu'il y avait entre nous des divergences d'un certain poids; mais jamais n'y avait-il un éclat. Mandel voulait adapter la réalité à ses idées au lieu d'étudier les faits sans préjugé. Il était très impressionnable et prétendait que ses impressions confirmaient ses thèses. Avec tout cela, sa compagnie était fascinante.

Mandel allait devenir le dirigeant de la Quatrième Internationale. Cela n'étonnait personne; mais je pense que son orthodoxie trotskyste l'empêchait de montrer dans la politique un esprit créateur. Il savait parler aux ouvriers; j'observais cependant qu'il était plus à l'aise avec des camarades procédant d'un milieu petit-bourgeois, même s'ils n'étaient pas des intellectuels. Moi, au contraire, je me plaisais mieux dans un milieu ouvrier. Avec le camarade René Groslambert, un grand ami, j'allais souvent voir les camarades de la région de Charleroi - région de mines de charbon en ce temps-là - surtout les camarades de Gilly, ville minière où se trouvait le noyau trotskyste le plus important du pays. Avant la guerre, les trotskystes y avaient reçu plus de onze cents votes aux élections communales; après la guerre, huit cent quarante. L'influence trotskyste à Gilly diminuait plutôt parce que les dirigeants locaux, d'âge moyen ou plus que moyen, ne savaient pas recruter beaucoup de jeunes. Mais ce n'était pas tellement leur faute, considérant que les ouvriers, après les privations du temps de guerre, voulaient jouir un peu de la vie; et si les trotskystes restaient assez populaires à Gilly, les ouvriers restaient tout de même dans les grands partis. Les trotskystes y dominaient toujours la Maison du Peuple qui était, pour autant que je sache, la seule Maison du Peuple ouverte à toutes les organisations ouvrières. Parmi les bals à la Maison du Peuple, il y avait aussi des bals spécifiquement du PCI. (Je proposai une fois de faire chanter quelques chansons à la mode par Léonce, la fille de René Groslambert, à l'occasion d'un des bals à la Maison du Peuple. La réponse d'un camarade de Gilly: "*Faire chanter une fille de Bruxelles à Gilly? Impossible.*") René et moi y assistèrrent plusieurs fois aux bals. A Gilly, je fis la connaissance du camarade Jules Davister qui, en 1945, était encore un des dirigeants trotskystes et l'administrateur officiel de *La Lutte Ouvrière*, journal du parti. Sous l'occupation il avait été un véritable héros, conduisant un groupe de militants chez des paysans, réquisitionnant au bénéfice de la population ouvrière des vivres cachés, utilisant un tramway vicinal réquisitionné et tout cela sous le nez de l'occupant, avant de rentrer dans la clandestinité. C'est ainsi qu'on racontait l'exploit légendaire. Il fallait l'admirer; et si, plus tard, il se retira des activités militantes pour jouir un peu de la vie après une existence bien dure, on aurait eu tort de le blâmer. Et si l'on critiquait sa vie privée, même si elle était loin d'être parfaite, ne méritait-il pas un peu de compréhension? Je crois d'ailleurs qu'il continuait de jouir de l'estime de beaucoup d'activistes et de beaucoup de concitoyens. Toujours est-il qu'il fallait admirer particulièrement des camarades inlassables à la moralité exemplaire comme les frères De Donder, Emile et Julien. Je connaissais surtout ce dernier, mort en 1962, veuf avec une fille et plusieurs fois en mission à Gilly-Charleroi, j'ai pu passer la nuit dans sa petite maison. Les De Donder et d'autres anciens mineurs militant dans le parti étaient d'une trempe héroïque; car ils étaient victimes de la terrible silicose, la maladie des mineurs, détruisant leurs poumons, et néanmoins ils restaient dans la lutte aussi longtemps qu'ils pouvaient encore se tenir debout. Je voudrais rendre hommage à la mémoire de ces militants exemplaires, ces êtres humains émouvants.

Le patriarche du parti dans la région de Charleroi, c'était Jules Hénin, personnalité bien respectée aux beaux cheveux blancs qui maintenait les traditions du mouvement ouvrier et aimait porter le drapeau aux funérailles de militants. Il avait été un des fondateurs du Parti Communiste de Belgique et, pendant plusieurs années, le seul trotskiste au conseil communal de Gilly. Un autre camarade d'une intégrité inébranlable était Augustin 'Hippolyte' Bouxain. Le camarade Joseph Bouret ne faisait peut-être pas preuve de la même moralité puritaire, aimant la bière un peu trop - comme beaucoup de mineurs et anciens mineurs - mais il était, lui-aussi, un militant valeureux et, en outre, le directeur d'une compagnie de théâtre populaire wallon qui donnait des représentations même dans le Nord de la France.

A Bruxelles, il y avait également des militants aux qualités remarquables. J'ai déjà mentionné René Groslambert (mort en 1987). Il était le trésorier du parti, absolument correct, précis et responsable dans cette tâche, mais aussi un homme intelligent et bien instruit qui était capable d'analyser une situation politique d'une manière bien plus réaliste que Mandel. Ce dernier, tout en reconnaissant quelques-unes des qualités de René, sous-estimait sans doute ses capacités intellectuelles. René se méfiait avec raison de certains éléments petit-bourgeois instables qui jouaient aux intellectuels. Il était issu de la petite bourgeoisie wallonne de Liège et travaillait comme fonctionnaire parastatal, mais si le rôle du fonctionnaire lui allait assez bien, il était loin de partager la mentalité du petit bourgeois. C'était un militant de la classe ouvrière qui n'hésitait pas à exprimer des critiques, avait un joli sens de l'humour et cette qualité bien belge du rouspéteur au coeur d'or. Il avait aussi le sens de la beauté et savait jouir modestement de la vie. Je trouve qu'il était la conscience du parti.

Dans les années 30, lorsque Paul-Henri Spaak était trotskiste - et allait voir Trotsky à Paris "*pour lui demander conseil*" - René Groslambert collaborait avec lui dans la gauche du parti socialiste. Ensuite, Spaak s'intégra à l'aile droite du PSB et devint ministre. Par un intermédiaire, il offrit alors une bonne position à René qui refusait, ayant rompu les relations avec le futur secrétaire général de l'organisation du Pacte Atlantique. Madame Groslambert qui n'était pas militante, aurait préféré que son mari acceptât la place au ministère. (Sauf erreur, il s'agissait du ministère des Transports.)

Si Jules Hénin était le doyen des camarades de la région de Charleroi, Georges Vereecken était celui des camarades de Bruxelles, et un des fondateurs de l'Opposition de Gauche communiste des années 20, c'est-à-dire du mouvement trotskiste international. Orateur puissant, esprit lucide, rouspéteur permanent aux fortes convictions dont la critique allait au but, il ne croyait certes pas que Mandel était l'enfant prodigue du socialisme. C'était pour moi un privilège de pouvoir converser avec Vereecken qui, même lorsqu'il avait un café près de la Porte de Hal, restait entièrement aux côtés des travailleurs.

Pierre Legrèvre, professeur d'athénée comme Sem, mais pas du tout timide, était lui-aussi un camarade qui ne se gênait pas de critiquer. Fort intelligent, il paraissait un peu froid, mais assez spirituel. Il se distinguait par la suite en appuyant activement la lutte

Voter trotskyste,

c'est voter contre toute collaboration avec la bourgeoisie

Travailleurs de Gilly, en votant pour la liste du P. C. I.,
vous voterez :

- contre le blocage des salaires ;
- pour l'adaptation immédiate des salaires au coût de la vie ;
- pour la publication immédiate d'un index contrôlé par les syndicats ;
- pour le contrôle des prix à l'entreprise par les délégués ouvriers, dans les quartiers par les comités composés d'ouvriers, de ménagères, de petits commerçants ;
- pour la PENSION UNIQUE égale à 80 p. c. du salaire moyen ;
- pour la nationalisation sans indemnité des banques, des trusts et des industries-clefs ;
- pour la séparation de l'Eglise et de l'Etat ;
- pour la suppression des subsides aux écoles confessionnelles ;
- pour une plus large autonomie communale ;
- pour l'abolition de la monarchie ;
- pour un GOUVERNEMENT OUVRIER.

La liste des candidats du P. C. I.

HENIN Jules, conseiller sortant.

BRABANT Léopold, pensionné, secrétaire de la Maison du Peuple de Gilly.

WAYENBERG Joséphine, employée.

VANDERBORGHT Pierre, ancien président des Chevaliers du Travail de Gilly, administrateur de la Maison du Peuple de Gilly.

DAVISTER Jules, pensionné.

DELANNEER Emile, ancien président de la Fédération des Chevaliers du Travail.

BOURET Joseph, mineur, délégué à l'Assistance Publique.

ATLAS Octave, verrier.

ROLIN François, métallurgiste.

FRERE Joseph, métallurgiste.

PARIDANS Marie, ménagère.

LEVACQ Lucien, métallurgiste.

ELOY Jean-Remy, mineur.

COLEMANS Emile, pensionné.

ALEXANDRE Jules, journalier.

DUCHENE Georges, pensionné.

ANCET Hubert, pensionné.

GUYAUX Aimé, pensionné.

EELEN Jean, pensionné.



JULES HENIN

Un des vétérans du mouvement communiste belge. Participa avec Lessoll à la fondation du Parti Communiste et à toutes les luttes de l'opposition trotskyste. Sa vie est un exemple de dévouement total à la cause ouvrière.

2

VOTEZ à GILLY POUR LE N°

La liste de Gilly comprenait des ouvriers et anciens cadres des 'Chevaliers de Travail', La Lutte Ouvrière, 16.11.1946

des Algériens pour leur indépendance et faillit être assassiné par des terroristes français d'extrême-droite. Heureusement, l'attentat au moyen d'une lettre-bombe ne réussit pas. Pendant quelques années Legrève était député socialiste au Parlement. Je crois qu'il est encore en vie. Je le salue.

Marie-Louise, la fille d'Hippolyte, avait été une activiste de la résistance. C'était une militante dynamique, responsable et rayonnante. Son mari 'Tarzan', calme, pondéré, fort, s'était formé, lui-aussi, dans la tradition du mouvement révolutionnaire.

Nous avions un groupe prometteur de jeunes en-dessous de vingt ans ou un peu plus âgé. Parmi eux, je voudrais mentionner Henri, le fils de René Groslambert, qui devint mécanicien, tout en ayant un beau talent d'artiste-peintre; les réfugiés espagnols Pedro, Lolita et Paquita; Joseph, le copain de Lolita, et Mélanie qui devint l'épouse de Pedro. A Bruxelles, le dirigeant qui devint de plus en plus prominent, c'était Emile Van Ceulen, fils de la classe ouvrière, bien éduqué, un modèle de droiture, personnalité chaleureuse capable d'inspirer les jeunes. Inévitablement, il fit bientôt figure de dirigeant du PCI belge. Le parti avait deux permanences: une à la Maison du Peuple de Gilly et celle dont Van Ceulen se chargeait à Bruxelles. Il pensait à juste titre que le parti avait besoin d'une automobile et, vers 1948, acheta une vieille FN; mais la voiture était simplement trop vieille et ne dura pas longtemps. Dans les années 50, le gouvernement communiste chinois invita Van Ceulen avec d'autres dirigeants ouvriers belges, visite qui l'impressionna et qui prouve d'ailleurs son prestige international. Je salue sa veuve Jacqueline Oreel, artiste-peintre.

Charles Szatan, 'Bop', aurait pu devenir un dirigeant s'il n'avait pas été trop instable. Il était très doué, mais changeait d'emploi fréquemment et faisait des dettes à tel point que finalement son oncle régla sa situation économique et le fit émigrer en Israël où sa vie semble être devenue plus stable. La conversation de Bop était étincelante. Il se fit remarquer dans les milieux socialistes. C'était un militant dévoué malgré tout et un homme dont la bonté naturelle ne faisait pas de doute.

Je dirais que dans les années 40 le PCI belge avait probablement quelques milliers de sympathisants sur lesquels on ne pouvait compter trop, et quelques dizaines de militants concentrés surtout dans les régions de Charleroi et du Centre et à Bruxelles. Ses activités principales étaient la publication et la vente du journal *La Lutte Ouvrière*, des chaulages, les efforts de gagner de l'influence aux usines, l'éducation politique des jeunes.

La Lutte Ouvrière

La Lutte Ouvrière, organe du PCI, paraissait deux fois par mois sur deux pages assez larges. On aurait bien voulu le faire paraître chaque semaine; mais c'était au-dessus de nos maigres ressources financières. De toute façon, le journal représentait un grand effort. On pensait que pour un parti politique, il était indispensable d'avoir un propre

journal. Je suis toujours de cet avis; et je vois la disparition du *Peuple* et de la presse sociale-démocrate allemande comme symptômes de la crise du réformisme. En reliant des numéros de *La Lutte Ouvrière*, je dois dire qu'on faisait un travail extraordinaire. Nos lecteurs ne s'ennuyaient pas; et souvent on leur offrait des informations qu'ils ne pouvaient trouver ailleurs.

L'équipe du journal était de premier ordre. J'ai déjà parlé de Sem, le rédacteur. Mandel écrivait bon nombre d'articles, mais sa collaboration diminuait quand il se dévouait de plus en plus à la direction et à la revue théorique de la Quatrième Internationale, tandis que le journal gagnait la collaboration régulière de Van Ceulen qui en devint l'administrateur. C'est étonnant combien de camarades démontraient un talent journalistique. La vérité, c'est que la classe ouvrière était pleine de talents de toute sorte, mais que dans trop de cas ils n'avaient pas été encouragés et développés. Jules Davister et Julien De Donder étaient les principaux correspondants ouvriers de la région de Charleroi; mais on recevait aussi des articles et des lettres d'autres travailleurs. *La Lutte Ouvrière* n'était pas simplement un journal fait pour des ouvriers, mais aussi largement par des ouvriers. En octobre 1945, Mandel demanda ma collaboration au journal et mon premier article fut publié aussitôt en novembre, le premier article publié d'une carrière de plus de cinquante cinq années de journalisme... Dès lors, ma participation à *La Lutte Ouvrière* devint de plus en plus importante; et finalement j'étais l'auteur d'une partie considérable de chaque numéro. On m'avait aussi élu membre du Comité Central. Un jour en 1948, Sem me dit: "Je m'en vais en vacances chez mes parents - c'étaient des fermiers - tu vas faire le prochain numéro du journal." Et je le fis. *La Lutte Ouvrière* se faisait à Charleroi. Je m'occupais de tout: rédaction, écrire plusieurs articles: un tiers environ du numéro entier, 'mettre en français' - comme on disait - des articles et lettres d'ouvriers wallons, choisir la typographie, corriger les épreuves, faire la mise en page. Le résultat ne laissait rien à désirer. Le travail au journal me rendait heureux. J'en reste fier. Nous étions une bonne équipe.

Suite à mes recherches et expériences, j'ai, au cours des années, changé d'opinion au sujet de plusieurs personnalités et événements historiques. Pourtant, je n'ai honte d'aucun de mes articles, parce que j'exprimais honnêtement mes opinions d'alors; et d'ailleurs, mes vues fondamentales n'ont pas changé.

Il faut apprécier d'autant plus le rôle de *La Lutte Ouvrière* que c'était une voix contre la politique du parti socialiste de plus en plus inféodé, sous l'influence de Paul-Henri Spaak, à la politique impérialiste des Etats-Unis, et contre les staliniens inféodés à la politique anti-démocratique de l'expansionnisme soviétique. Déjà en 1925, Léon Trotsky avait prédit que les sociaux-démocrates allaient devenir des agents de la politique américaine. Vingt ans plus tard, cela devint évident. En avril 1945 j'étais un des délégués de la jeunesse à une conférence des socialistes allemands à Zürich. Les Américains avaient demandé aux sociaux-démocrates de former une coalition avec les démocrates-chrétiens en vue de constituer le futur gouvernement de Bavière. Ils avaient choisi Wilhelm Hoegner, de l'aile droite des sociaux-démocrates, comme futur ministre-

président de Bavière. Il entendait gagner l'appui de la conférence pour la ligne prescrite par les Américains; mais parmi les cinquante délégués, dix s'y opposèrent, y firent scission, Gustav Stern et moi y compris. "V'ila les Trotskytes qui s'en vont", disaient des gens de la majorité. Stern n'était certes pas trotskyste et m'a reproché en 1946 d'être devenu membre du PCI... La tension entre les Etats-Unis et l'URSS s'intensifia rapidement après la guerre. Le Président Truman commença la chasse aux sorcières anti-gauche; et peu après, la Guerre froide dominait la situation internationale d'une manière menaçante. On établit l'Alliance militaire Nord-Atlantique dont Paul-Henri Spaak était un des principaux camelots, le même Spaak qui, vers la fin du mois de juin 1940, avait essayé de négocier avec l'Allemagne d'Hitler (qui l'ignorait). A la lumière de la Guerre froide et de la politique américaine du parti de Spaak, on comprendra peut-être la signification d'un journal révolutionnaire, indépendant des deux blocs. Nous étions une petite minorité, des volontaires prêts aux sacrifices, conscients d'une mission historique, et sans peur.

En tant qu'internationalistes, on faisait un tract pour les prisonniers allemands travaillant en Belgique que j'écrivais en allemand. Il y avait de nombreux ouvriers belges qui manifestaient leur sympathie à l'égard de ces prolétaires allemands.

Déjà en 1945, nous publîmes des articles sur les émeutes au Congo. Basé sur des articles dans *La Lutte Ouvrière*, écrits par d'autres, j'ai écrit un article sur la situation congolaise, en 1949, pour un quotidien socialiste suisse (sous un autre nom), article qui provoquait l'inquiétude du gouvernement belge, puisque celui-ci voulait connaître l'adresse de l'auteur. Le journal suisse refusa de la révéler.

Pas en vain...

Colvin R. de Silva, député et dirigeant trotskyste à Ceylan (l'actuel Sri Lanka), nous faisait une forte impression lorsqu'il visita Bruxelles avec sa fille Manouri en 1948. A Ceylan les trotskystes étaient un parti de masse; mais c'était plutôt un cas exceptionnel car en général, les travailleurs restaient dans les grands partis. Les trotskystes avaient souvent raison, mais ne progressèrent pas. Est-ce-que cela veut dire que notre lutte a été en vain? Je ne le crois pas.

Je pense que toutes les activités sincèrement socialistes, dès les débuts du mouvement dans la première moitié du 19e siècle et surtout depuis *Le Manifeste Communiste* de Marx et Engels, ont rendu à l'humanité un service immense et que, considérant la croissante dépersonnalisation des relations humaines et la misère des deux tiers de la population globale, le socialisme reste à l'ordre du jour, un socialisme démocratique créateur, respectueux des droits humains.

Cet article n'est pas une histoire du trotskysme en Belgique durant les années quarante. Ce sont des mémoires de ma participation et de mes expériences. J'ai continué la lutte sous d'autres formes, mais au fond, c'est toujours la même lutte pour une société meilleure.